



COMPIÈGNE

SUITE



Louis voulait montrer à l'Europe que la France n'était épuisée ni en hommes ni en argent. Malgré la ligue d'Augsbourg, et sous prétexte de compléter l'éducation militaire de ses petits-fils, il réunit autour de Compiègne 60,000 hommes, et les officiers, voulant plaire au roi, se ruinaient en dépenses pour eux et pour leurs régiments. Le maréchal de Boufflers, qui était à la tête du camp au nom des princes, dépassa tout le monde en somptueuses recherches. « Les colonels, et jusqu'aux capitaines, eurent des tables abondantes et délicates. Six lieutenants-généraux et quatorze maréchaux de camp s'y distinguèrent par une grande dépense; mais le maréchal de Boufflers étonna par l'ordre surprenant d'une abondance et d'une recherche de goût, de magnificence et de politesse qui, dans l'ordinaire de la durée de tout le camp, de nuit et de jour, put apprendre au roi même ce que c'était que l'élégance, le nouveau et l'exquis. »

Jamais spectacle si éclatant, si éblouissant, il faut le dire, de si effrayant « et en même temps de si tranquille que lui (le maréchal) et toute sa maison dans ce traitement universel; de si sourd que tous ces préparatifs; de si coulant de source que le prodige d'exécution; de si simple, de si modeste, de si dégagé de tout soin que ce général qui, néanmoins, avait tout ordonné et ordonnait sans cesse ».

Voilà un tableau de maîtresse de maison auquel il ne manque rien, et qui me paraît un chef-d'œuvre de vérité, quels que soit le temps ou les lieux. Qu'il y a loin de cette aisance, de cette liberté de l'amphitryon, de ces préparatifs *sourds*, aux agitations de certaines femmes, lorsqu'elles mettent les petits plats dans les grands. On gronde tout le monde, on bouscule toutes les choses, la main nerveuse casse, la tête troublée oublie, on court pour réparer les oublis, on crie pour raccommoder la casse. Puis, lorsque les invités sont là, on se compose une figure aimable où un œil rit et où l'autre lance des éclairs; le teint est ravagé, la conversation saccadée; on entremêle les propos aimables et les réflexions aiguës; on grince; tout le monde le sent, tout le monde le voit, la conversation languit. Vive le maréchal de Boufflers!

« Les tables sans nombre et toujours neuves, » continue Saint-Simon, et à tous les moments « servies à mesure qu'il se présentait ou officiers, » ou courtisans, ou spectateurs, tous étaient retenus, invités et comme forcés par l'attention, la « civilité et la promptitude du nombre infini de » ses officiers.

« Les vins français et étrangers, les liqueurs les plus rares y étaient abandonnés à profusion, et les mesures étaient si bien prises que l'abondance du gibier et de venaison arrivait de tous côtés, et que les mers de Normandie, de Hollande, d'Angleterre, de Bretagne, et jusqu'à la Méditerranée, fournissaient ce qu'elles avaient de plus monstrueux et d'exquis. Enfin, jusqu'à l'eau qu'on soupçonnait d'être troublée, et qu'on fit venir de Sainte-Reine, de la Seine, et des sources les plus estimées, » Hum, l'eau de Seine comme raffinement d'hygiène et de délica-

tessel... Il y a longtemps de cela! « Des maisons « de bois, meublées comme les maisons de Paris, « les plus superbes, et tout en neuf, et tout exprès « avec un goût et une galanterie singulière, et des « tentes immenses et magnifiques, et dont le « nombre pouvait seul former un camp. »

Ce que le chef de l'armée fit avec cette grandeur et ce luxe, tous les officiers l'imitèrent de leur mieux, et l'on peut juger de l'affluence des curieux. Elle fut telle qu'on y vendait un sou le verre d'eau, et que, la place venant à manquer au château, « on y accoupla les ducs pour la première fois », ce qui, pour Saint-Simon, équivalait à une révolution d'empire ou à un cataclysme du ciel.

On sait avec quelle conviction, quelle étroite sollicitude il défendit les droits et les prérogatives de ses pairs.

Non seulement, le maréchal de Boufflers était un maître de maison universel, un chef d'armée impeccable, mais c'était un convive brillant, qui trouvait le temps de faire de l'esprit au milieu de ces innombrables préoccupations. Voici quelques vers qu'il improvisa, un soir où le duc de Bourgogne dînait à sa table :

Dans le temple du dieu Ripaille,
N'est-on pas tous de même taille ?
Que chez Louis, chez le Dauphin,
On craigne les vapeurs du vin;
Mais auprès d'un duc de Bourgogne,
Profane qui n'est point ivrogne!

Après vingt cinq jours d'opérations militaires plus ou moins sérieuses, il y eut, pour terminer, le simulacre d'un siège autour de Compiègne, où furent conviées les dames de la cour. Saint-Simon, suffoqué des attentions que le roi prodigua dans cette circonstance à M^{me} de Maintenon, néglige les sapes, les parallèles, les batteries pour noter chaque coup de chapeau du roi ou chaque mouvement exécuté pour plaire à la veuve de Scarron.

Le roi avait fait placer sa chaise, dans laquelle elle resta, sur un rempart du haut duquel on voyait toute la plaine. Les princesses du sang étaient assises autour d'elle et Louis XIV à sa droite, debout et presque toujours découvert, lui expliquait les mouvements des troupes. « A chaque « fois, elle avait l'honnêteté d'ouvrir sa glace de « quatre à cinq doigts, jamais de la moitié. »

« Quelquefois, elle ouvrait pour faire quelque « question au roi, mais presque toujours c'était lui « qui, sans attendre qu'elle parlât, se baissait pour « l'instruire. Le roi mit souvent son chapeau sur « le haut de la chaise pour parler dedans et cet « exercice si continu lui devait fort lasser les « reins. »

L'orgueil de la cour souffrait profondément de tout ce manège; la duchesse de Bourgogne elle-même voulut atténuer le mauvais effet de cette

attitude du roi en cherchant à le faire causer; à peine lui répondait-il, et M^{me} de Maintenon, bonne princesse dans la circonstance, échangeait quelques impressions avec la jeune duchesse à travers la glace de devant; quand les gestes ne suffisaient pas, « elle criait », assure le terrible chroniqueur.

On voit d'ici les figures pincées, les regards effarés des grandes dames assises en demi-cercle autour de la fameuse chaise, et on ne s'étonnera pas quand Saint-Simon affirme que l'assemblée avait bien plus les yeux sur la marquise que sur l'armée assiégeante.

« Vers le moment de la capitulation, M^{me} de Maintenon demanda apparemment la permission de se retirer; le roi dit d'une voix forte : « Les porteurs de Madame. » Ils vinrent et l'emportèrent. Moins d'un quart d'heure après le roi se retira, suivi de M^{me} la duchesse de Bourgogne et de presque tout ce qui était là. Plusieurs se parlèrent des yeux et du coude en s'en allant, puis à l'oreille, bien bas. Jusqu'aux soldats se demandaient ce que c'était que cette chaise à porteur et le roi à tous moments baissé dedans. » Et le narrateur scandalisé, entasse citations sur citations pour prouver que cette bonne grâce du roi pour celle qui était sa femme depuis treize ou quatorze ans (le mariage, en effet, remontait à 1685 et le camp fut formé en 1698) fit plus d'impression sur l'Europe que les splendeurs mêmes du camp de Coudun.

Hélas! tout ce luxe, toute cette prodigalité, toute cette jeunesse guerrière ou galante devait passer comme tout passe, laissant des ruines derrière soi. De longues années de silence suivirent et Compiègne fut abandonné pour trente ans. Après ces trente années, le château, comme celui de la Belle au Bois Dormant, reprit vie; on y fit de grands préparatifs, la population se porta jusqu'à la Croix Saint-Ouen, et des carrosses de la cour ayant été aperçus au fond de l'avenue, mille poitrines poussèrent joyeusement le cri de : « Vive le roy! » C'était Louis XV qui venait visiter sa bonne ville de Compiègne.

Il s'y plut, et l'habitude revint à la cour d'y passer la saison des chasses. M^{me} de Pompadour, toute puissante sur l'esprit du roi, lui persuada de reconstruire le château qui n'était, à cette époque, qu'un amas de bâtiments superposés les uns sur les autres, de toutes les époques, et comme le roi qui s'ennuyait toujours prit à gré ce travail de reconstruction, il fut mené avec diligence et on y dépensa des millions sans compter.

En 1750, Sa Majesté, étant à Versailles, vint chasser à Compiègne, mais, furieux contre les Parisiens, « ce vilain peuple qui l'avait traité d'Hérodé », comme il le disait lui-même, il fit ouvrir, pour ne pas passer par sa capitale, un nouveau chemin dans la plaine Saint-Denis qui reçut le nom de *chemin de la Révolte*.

L'horizon royal s'obscurcissait de plus en plus, on s'ennuyait partout où était Louis XV; en vain multipliait-on les plaisirs, les surprises, les nouveautés autour de lui : il paraissait un instant s'en amuser, puis il retombait dans son inépuisable ennui.

Un jour, au grand couvert, étant à Compiègne, il remarqua, en face de lui, une jeune femme très séduisante, d'un esprit hardi et primesautier qui sut le captiver, précisément parce qu'au lieu de traiter le royal blasé en monarque souverain, elle se montra frondeuse, enjouée, d'une franchise inconnue aux rois, Louis XV, en sortant de table, demanda qui elle était; on lui répondit qu'on la nommait M^{lle} Lange. C'est elle qui devint M^{me} du Barry.

Il semble que la construction du nouveau château ait porté malheur tout d'abord à Compiègne. Louis XV mort, la cour négligea ce domaine royal; Louis XVI n'était pas chasseur, Marie-Antoinette préférait Trianon. Des démêlés survenus entre le roi et la municipalité, au sujet du plus ou moins de réverbères qu'on devait entretenir pendant les séjours royaux, rafraîchirent encore les relations de la cour à la ville. On se bouda pendant deux ans; Compiègne, alarmé, consentit enfin à allumer quelques nouveaux quinquets, et Louis XVI voulut bien oublier qu'on les lui avait d'abord refusés. Il revint, mais bientôt la politique, les menaces révolutionnaires, la catastrophe finale de 1793 emportèrent dans une rafale de destruction, la cour, le roi, la reine. Compiègne resta vide jusqu'en 1800.

L'ère consulaire et impériale de Napoléon I^{er} est fort à la mode de nos jours, on ne sait pas au juste pourquoi, mais enfin c'est un fait certain. Il faut donc s'arrêter un instant sur ces époques presque fantastiques, par la série de succès et de catastrophes qui les ont remplies.

Le Premier Consul fit de Compiègne un *prytanée*, c'est-à-dire une maison militaire pour l'éducation des fils de soldats tués sous les drapeaux. On les installa dans les bâtiments de la cour de l'Orangerie, et ces futurs héros s'employèrent de leur mieux à détériorer l'immeuble de la nation. Du reste, leur directeur, un ancien détroqué du nom de Le Berton, leur donna l'exemple en installant l'imprimerie dans les appartements du roi et de la reine, qu'avec un peu de pudeur il eût dû respecter; en louant le terrain du parc, et faisant faire du bois avec les branches élaguées des magnifiques tilleuls de la terrasse.

Il faut dire que ce vandale fut remis à sa place, de main de maître, par Napoléon qui s'y entendait. Ce fut à l'occasion d'une visite que fit ce dernier en 1803, on disait alors en l'an XI. Le Berton, qui avait dirigé l'école de Brienne au temps où le général y était élève, fit allusion à ce lien dans le passé, et Napoléon, dont la religion était faite au sujet de son ancien maître, lui répondit très sec :

« Oh ! je m'en souviens. » Ce fut le commencement du supplice de l'infortuné directeur, car tout le jour, le *maître* actuel l'abreuva de déboires. A table, il fut relégué à une extrémité; pendant la visite, aucune question ne lui fut adressée, mais tout fut demandé à son second, M. Comté; puis, au moment de partir, Bonaparte demanda ce qu'il devait pour les frais de cette journée ! L'injure était sanglante; en vain Le Berton protesta qu'il était amplement dédommagé de la dépense par l'honneur de cette visite; l'empereur lui fit payer son repas. On en a le rouge au front quand on lit cette série d'humiliations voulues. Et tout cela finit, on l'imagine, par le renvoi de Le Berton.

Arrivé à onze heures, le Premier Consul et sa suite reprenaient à une heure la route d'Amiens. Comme on arrivait à Cuvilly, la voiture de M^{me} Tailhouët, femme du colonel des chasseurs de la garde, versa par suite de la rupture d'un essieu, et la pauvre femme fut si grièvement blessée qu'il fallut la transporter à bras dans la première ferme qui se trouva sur la route.

Bonaparte avait mis pied à terre et, tandis qu'on pansait la blessée, il suivait les détails de l'opération, debout, appuyé contre une armoire. La fermière, ayant besoin de linge qu'on lui demandait, repoussa le Premier Consul en marmottant : « *Quoiqu' chère qui foait l'ô é ch'tiot-là. I m'empêche d'aller à m'n' armoère.* »

Le désordre du prytanée avait fait une fâcheuse impression sur Bonaparte qui, en causant avec M. Comté, montra sa préoccupation et demanda :

— Est-ce qu'on ne pourrait pas resserrer un peu l'école ?

— Rien de plus facile, répondit le second administrateur, il ne faut même qu'un mot de vous pour l'expulser tout à fait.

Le Premier Consul sourit; ce sourire était la condamnation du Prytanée de Compiègne. De collège militaire, ce domaine royal allait devenir port de constructions navales, et bientôt y furent installés les chantiers des fameuses chaloupes canonnières destinées au débarquement projeté en Angleterre.

L'empereur, trois ans plus tard, rendit Compiègne à son ancien rôle, il fit faire les réparations, les emménagements et le reste; mais il l'habita peu, et ses successeurs pas davantage; il faut arriver à Napoléon III pour retrouver le vrai Compiègne, lieu de plaisir et de repos pour les souverains, avec ses chasses, ses réceptions et sa simplicité de grande allure.

Pendant cette rapide évocation des siècles passés, nous avons franchi la courte distance qui sépare la place de l'hôtel de ville de celle du château. Il y a même quelques instants que, parvenus au but, nous le considérons sans enthousiasme : une grande baraque sans style, avec deux ailes en retour, et pour fermer le quadrilatère, soixante mètres de colonnade d'ordre ionique, supportant une terrasse

à l'italienne. C'est franchement laid, et ce mélange des longues façades du XVIII^e siècle avec les enjolivements grecs du Premier Empire compose un ensemble lourd et déplaisant. Du reste, à Compiègne, ce n'est pas l'archéologue qui se réjouit de ce qu'il voit, de ce qu'il devine : c'est le chroniqueur, le simple curieux, car des constructions antérieures à Louis XV, il ne reste que des vestiges presque enfouis dans les fossés actuels.

Traversant rapidement la cour sans caractère et sans attrait, nous nous dirigeons vers le fronton grec, qui désigne la principale entrée; nous voici dans l'immense galerie froide et lumineuse, qui sert de hall aux appartements du rez-de-chaussée.

Il y a quelques mois, nous faisons ensemble une visière à Coucy, guidées par un fier baron bardé de fer, silencieux et terrible comme la personification des époques mystérieuses et sangninaires de notre histoire. Il est évident qu'à Compiègne, ce n'est pas un chevalier dont l'ombre menaçante marche devant nous. L'image qu'on retrouve dans l'immense salle des fêtes, dans les chevauchées de la forêt, dans les salons intimes, dans les boudoirs capitonnés, est l'image d'une femme. Elle était belle entre les belles, son teint de rousse avait un éclat étrange, presque lumineux; elle avait la plus jolie taille de France et le plus joli pied d'Espagne, une grâce enchanteresse, et elle était impératrice. Quelle étrange destinée que celle de cette jeune étrangère, venant un jour comme invitée dans ces chasses de Compiègne, y ébauchant avec Napoléon III ce roman d'amour qui se termina à Notre-Dame, au milieu des acclamations délirantes de tout un peuple.

Pendant que nous songions à tout cela, nous avons pénétré dans la tribune de la chapelle; une chapelle aussi banale que possible, où l'on regarde seulement le vitrail tiré des cartons de la princesse Marie d'Orléans, et le prie-Dieu fané où s'agenouillait l'impératrice Eugénie. Il faisait face à celui de l'empereur, et quand la jeune souveraine entra dans cette tribune, toute sa maison, ses gardes, ses dames, ses invités, la saluant jusqu'à terre, devaient singulièrement distraire sa pensée des sentiments d'humilité que Dieu requiert de nos cœurs quand nous l'approchons.

La France entière, renseignée par les journaux, admirait sa beauté souveraine, sa grâce un peu hautaine, ce sourire presque mélancolique qui lui donnait tant de charme, et la simplicité savante de ses costumes qui ont fait époque. Elle savait s'envelopper de mousselines légères, de barèges mousseux; les petits cols plats, les capotes de paille avec un bouquet des champs, tout cela était jeune, élégant, distingué; un triomphe pour celle qui les imposait à l'Europe par l'exemple. On saluait bien bas, on admirait tout haut.

Il y a quatre ans, me trouvant à Menton, j'allai, un dimanche de janvier, à la messe au cap Martin,

et l'office terminé, je vis tout le monde sortir en hâte de l'église et se ranger de chaque côté de la porte, sous le doux soleil d'hiver, dont les rayons sont une caresse. Peu après, je vis s'avancer, entre cette double haie, une femme à cheveux blancs, vêtue de crêpes, courbée sur une haute canne, et s'inclinant un peu plus bas encore pour répondre aux saluts de la foule respectueuse : c'était Eugénie de Montijo, la belle impératrice des Français, qui passait seule et brisée pour retourner à l'hôtel. On dit que cette révérence discrète des Françaises était la plus grande joie de la pauvre femme pendant ses hivernages dans notre pays.

Nous nous sommes attardés à la chapelle, nous brûlerons la salle des fêtes qui n'a rien à nous dire de bien intéressant, étant vieille et laide, et nous voici sans transition au théâtre, celui de Louis XV, où, sous le Second Empire, on donnait, tous les dix jours, une représentation. L'habit de cour, avec la culotte courte, était de rigueur pour les hommes qui n'avaient pas d'uniformes, et sur toutes les poitrines on voyait une profusion de croix, de médailles qui rivalisaient avec les diamants des femmes. Un jour, l'empereur aperçut, dans la foule élégante des secondes galeries où étaient les invités de la ville de Compiègne, une poitrine plus chamarrée que toutes les autres : une vraie constellation d'étoiles de première grandeur. Il chercha à les distinguer avec sa lorgnette sans y parvenir; ces ordres étaient tellement étrangers qu'il n'en connaissait aucun. Un chambellan alla aux informations et revint en riant : le porteur de toutes ces constellations était le chef de l'orphéon de la ville qui, pour faire honneur à l'invitation impériale, n'avait pas cru devoir moins faire que de détacher de la bannière et d'arborer toutes les médailles remportées dans les concours par sa fanfare. On le laissa dans cette douce illusion.

Ces représentations officielles étaient insipides, d'abord par le choix des pièces confié à M. Bacciochi, et qui se composait exclusivement de drames, de comédies et de vaudevilles : les premiers, pour plaire à l'impératrice, qui aimait à y pleurer toutes les larmes de ses yeux; les autres, pour faire rire l'empereur, ce qui était toujours le but désiré et difficile à atteindre.

Dans la salle, on ne s'occupait que de la loge du fond, où étaient l'empereur et l'impératrice; on tournait volontiers le dos à la scène pour considérer les personnages de la cour entourant le couple impérial; dans cette loge bienheureuse, mille jalousies, de continuelles rivalités ne permettaient guère de suivre le spectacle, et enfin, sur la scène, les acteurs, troublés par l'émotion, ne se voyant pas encouragés par les applaudissements, jouaient fort médiocrement.

En dehors des représentations officielles, il y avait souvent comédies de salon au château. En 1866, on joua *Les Portraits de la Marquise*.

L'impératrice, qui aimait beaucoup à faire ce qu'avait fait Marie-Antoinette, tint le principal rôle, ayant pour partner M. d'Andlau, l'auteur de *Metz*; quelle ironie du sort!

M^{me} de Metternich était l'âme de ces représentations intimes; elle jouait à ravir, paraît-il, et un essaim de jolies femmes faisait assaut autour d'elle, sinon du talent, au moins de beauté et d'élégance; M^{mes} de Gallifet, de Pourtalès, de Poilly étaient les étoiles de ce théâtre minuscule, secondées par le marquis de Caux, le comte de Solms, le prince de Reuss, le marquis de Las Marismas, etc. Le piano était tenu par M. de Metternich et le souffleur se nommait Viollet-le-Duc.

Le premier des appartements intimes qu'on nous fait visiter est celui du prince impérial, tout tendu de satin vert broché. Le frisson vous prend à considérer ces tentures, ce lit où l'enfant, qu'on appelait alternativement Altesse Impériale et *Loulou*, a dormi tant de sommeils heureux, rêvant de son cheval mécanique ou de ses quilles, en attendant le dernier sommeil du Zouloulouland.

Les princes ne sont pas longtemps jeunes; le genre de vie qu'ils mènent, l'étiquette, les flatteurs, les soucis trop précoces agissent dès le berceau sur ces imaginations d'enfants, sur ces cœurs tout ouverts aux impressions vives, sur ces petits cerveaux en voie de formation; il en résulte des incohérences, des anachronismes qui nous étonnent et nous charment, parce qu'ils revêtent la forme naïve de cet âge. Le jeune prince jouait avec Néro, le chien noir de son père, célèbre, lui aussi, dans les fastes de Compiègne, ils se roulaient comme deux bons amis sur les tapis, se disputant une balle ou un journal chiffonné; puis, soudain, l'enfant revêtait un uniforme et, sur son poney minuscule, passait ses soldats en revue, non pas des soldats de plomb, mais de vrais Français qui le saluaient de leurs hurrahs; il apprenait à lire, et il figurait dans les comédies de M. de Massa.

A cette vie, on se prend vite au sérieux. Un jour, Loulou, au milieu d'un cercle de causeurs, discutait sur le plus ou moins d'intelligence des animaux; il soutenait, contre son entourage, que les petites bêtes ont plus d'esprit que les grandes, et, pour donner plus de poids à son opinion, il se tourna vers un officier qui prenait silencieusement son café derrière lui, et, à brûle-pourpoint, lui dit: — Qu'en pensez-vous, mon lieutenant?

L'enfant s'adressait à un officier de fortune, dévoué, mais mal formé aux euphémismes de cour. Il répondit tout droit: — Je pense, Monseigneur, qu'il faut vous dépêcher de grandir!

— Je fais ce que je peux! répliqua le prince avec infiniment d'à-propos.

A neuf ans, pour la fête de sa mère, le prince joua un bout de rôle dans une charade composée par Émile Augier. Il y avait vingt vers à réciter, et voilà que, dès le début, le pauvre acteur resta

court, impressionné sans doute par le public et la solennité.

— Eh bien, Louis, lui dit l'empereur, tu ne sais plus?

— Il n'y a pas de souffleur, répondit le prince.

On vint, de la coulisse, au secours de l'acteur en détresse, qui, une fois remis dans son chemin, alla jusqu'au bout sans une hésitation.

A côté des appartements du prince étaient ceux de sa mère. La chambre de l'impératrice est une des plus laides de la série, peut-être à cause du soin qu'on prit de la moderniser. Sa pendule Louis XV, ses chaises, consoles, porcelaines et boiseries Empire, le lit en bois doré moderne, les fauteuils capitonnés, de forme vulgaire, rien de tout cela n'est assez ancien ni assez nouveau pour faire bon effet. Nous critiquons avec ensemble, et, comme le guide est retenu quelques instants dans la pièce à côté, nous nous asseyons, dans la chambre déserte, autour du foyer éteint depuis bientôt trente ans, pour bavarder un peu sur les souveraines qui sont venues ici faire leur voyage de noces. Il y en a quatre; Marie-Antoinette est la première, et c'est elle-même qui nous raconte son arrivée à Compiègne, après son mariage par procuration.

Elle écrivait à sa mère, Marie-Thérèse:

« C'est à un endroit qu'on appelle le *Pont de Berne*, dans la forêt de Compiègne que j'ai vu le roi et le dauphin, mon seigneur et maître, qui étaient venus à ma rencontre. M. le dauphin ressemble beaucoup à son portrait, et pour vous faire endêver, je vous dirai que le roi a dit que je suis mieux que le mien. »

L'impératrice Marie-Louise devait, comme la reine, voir pour la première fois son époux à Compiègne, mais l'impatience de Napoléon modifia un peu le programme officiel. Quand il sut l'archiduchesse près de Soissons, il fit atteler, traversa la ville comme un tourbillon et, sans crier gare, joignit le cortège de Marie-Louise, mit pied à terre, et s'approchant de sa voiture, fit ouvrir la portière et annoncer *l'Empereur*!

La jeune femme tenait de ses origines une certaine lourdeur d'esprit qui se prêtait mal aux voltes toutes soldatesques de Napoléon; elle fut abasourdie au premier moment; mais la présence d'esprit lui revint peu après, et on s'expliqua. Marie-Louise avoua alors que sa surprise avait été d'autant plus grande qu'elle s'était imaginé l'empereur semblable au prince de Neufchâtel, qui venait de l'épouser à Vienne par procuration. Or, Berthier avait seize ans de plus que son souverain, les cheveux blonds et bouclés, etc. Elle eut la bonne grâce d'ajouter qu'elle trouvait son mari bien mieux. Franchement, on peut être étonné de voir une jeune reine aussi peu renseignée sur le physique de celui qu'elle a épousé huit jours avant.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)



PIERRE DE TOUCHE

SUITE



La dureté de l'accent neutralise ce que ces paroles peuvent avoir de bienveillant ou de poli. D'ailleurs, Marcia est toute tremblante de l'observation adressée à Juliane. Si sa délicatesse lui permettait de regarder la jeune fille, elle ne pourrait, cependant, découvrir sur ses traits la moindre trace d'émotion ou de contrariété. Pas une nuance d'incarnat n'a altéré sa belle pâleur de marbre, et elle a seulement ramené, une seconde ou deux, ses longues paupières sur ses yeux noirs.

Un instant après, elle les relève et regarde Marcia. Il semble à celle-ci qu'elle la prend en pitié ou la méprise pour sa timidité, et cette pensée lui rend soudain tout son courage :

— J'ai fait un très bon voyage, mon oncle, et j'ai eu le temps d'admirer cette splendide demeure... Il me semble qu'elle me donne un avant-goût de Versailles, qui est la chose du monde que je désire le plus voir...

Cette voix évoque-t-elle à l'oreille de M. Belde d'autres accents, à jamais silencieux ? Trouve-t-il une ressemblance inattendue, quoique bien naturelle, entre Marcia et sa mère ? Une rougeur fugitive colore ses joues pâles, et un soupir étouffé, impatient, soulève à demi sa poitrine. Il la regarde avidement, curieusement. Juliane, de sa voix musicale, rompt soudain le charme :

— M^{lle} de Laubly a paru très contente de sa chambre, mon oncle... Elle ne semblait pas du tout fatiguée ; d'ailleurs, je lui ai fait donner du thé, et...

— Je ne doute pas que vous n'ayez admirablement rempli vos fonctions de maîtresse de maison, interrompit sèchement M. Belde. J'aimerais, maintenant, que vous ne les exagériez pas au

point de prendre la parole pour le compte d'une autre...

Marcia rougit d'indignation. Elle ne se sent pas disposée à aimer Juliane, qu'elle trouve hautaine avec Guillemette, et obséquieuse envers son oncle ; mais il lui est pénible d'entendre traiter ainsi une femme, une jeune fille comme elle, et elle se raidit intérieurement, décidée à ne pas supporter que ce vieillard désagréable lui parle ainsi, à elle. Mais aussi, quelle différence ! Peut-être Juliane n'a-t-elle pas d'autre foyer, tandis qu'elle, Dieu soit béni ! a un *home* au Chêne-Vert.

Juliane s'éloigne du fauteuil, sans répondre, sans avoir l'air froissé, et prend une tapisserie à laquelle elle se met tranquillement à travailler. Marcia n'a plus peur du tout. Elle approche tranquillement une chaise, et reprend avec la douceur joyeuse qui lui donne tant de charme :

— Oui, je suis tout à fait enchantée de ma chambre et de son confortable cabinet de toilette... Et le thé m'a fait plaisir, après cette journée de chaleur desséchante...

— Vous allez trouver du monde ici, dit brusquement M. Belde. Je suppose que nous sommes dix ou douze... Votre vie est-elle très solitaire, là-bas ?

Marcia a décidé de parler de l'oncle Jean chaque fois que cela lui plairait, quoique, elle l'ait bien vu tout à l'heure, quand Juliane l'a appelée M^{lle} de Laubly, son nom soit désagréable à M. Belde. Elle le regarde bien en face et répond tranquillement :

— Il y a bon nombre de châteaux autour du Chêne-Vert. Mon oncle et Lucie sont très sociables, et je vois, en somme, beaucoup de monde pour une campagnarde.

Il fronce le sourcil.

— C'est cependant une existence peu enviable que d'habiter la campagne tout l'hiver.

— Mais non, avec des compagnons aimants et intelligents... La nature est toujours belle, même dans sa parure d'hiver... Et puis, il y a les enfants...

Et sa voix s'attendrit en songeant aux chers bébés qui aiment tant leur cousine Cia.

— Mais vous n'avez jamais voyagé, puisque vous dites ne pas même connaître Versailles ?

La voix de M. Belde est dure. On dirait qu'il cherche à souligner les tristesses ou les lacunes de la vie de Marcia.

— Je voyagerai peut-être quelque jour, dit-elle gaiement. En tous cas, je suis très heureuse au Chêne-Vert...

Il se redresse dans son fauteuil :

— Juliane, conduisez Marcia au salon, et présentez-la à nos hôtes. Dans cinq minutes, vous m'enverrez Sylvain.

L'audience est levée. Juliane roule vivement sa tapisserie, sourit aimablement à M. Belde, qui reste renfrogné, et invite Marcia à la suivre. Celle-ci, arrivée à la porte, hésite un peu, se retourne, et rencontre, attachés sur elle, les yeux pâles de son oncle.

— A tout à l'heure, alors, dit-elle gentiment.

La porte se referme, et elles se trouvent dans le petit salon aux tableaux.

— Comme tout ceci me semble admirable ! s'écrie Marcia. Regardez ce portrait d'homme, un peu raide, si aristocratique, avec des yeux profonds...

— Un Vélasquez... Mais nous n'avons pas le temps de rester ici maintenant... Venez vite, s'il vous plaît.

Huit ou dix convives sont réunis dans le salon blanc. Marcia jette par hasard un coup d'œil sur une glace, et se sent frappée de la sveltesse et de la petitesse de sa taille à côté de Juliane, si majestueuse. Celle-ci a l'aspect d'une reine ; en voyant son air fier, l'aisance avec laquelle elle traverse la vaste pièce, Marcia songe involontairement aux affronts qu'elle vient de subir.

— M^{lle} de Laubly, M. et M^{me} Havard, le baron de Saint-Marc... le docteur Hugues, M^{me} et M^{lles} de Sonneval, sir Rupert et lady Trafford... M. Nalys.

Marcia se sentit un peu étourdie de ces présentations rapides. Juliane la quitta aussitôt, et, un peu embarrassée par les regards qui s'attachaient sur elle, elle chercha un refuge auprès de deux jeunes filles ayant beaucoup de *genre*, des toilettes bien faites, et des coiffures à la dernière mode. Tout en échangeant avec elles quelques lieux communs sur son voyage, elle essayait de reconnaître ceux auxquels elle avait été assez légèrement présentée. Mais, sauf le couple anglais, elle ne pouvait les distinguer. Toutefois, ce ménage n'offrait rien de l'aspect caractéristique que nous attribuons en général aux insulaires, d'après les types que nous voyons en France. Il serait injuste et inexact de juger des Anglais de la bonne société par les spécimens que nous voyons promener en break par l'entreprise Cook — ou par les bohèmes ou les besoigneux qui fréquentent certaines villes d'eaux ou certaines plages. Sir Rupert Trafford était beaucoup plus grand et un peu plus raide que la majorité des Français ; mais ses traits, comme son attitude, étaient essentiellement dis-

tingués. Sa femme aussi avait quelque raideur, cependant son visage, long et pâle, était agréable sous ses cheveux blancs et soyeux, et de tous les regards dont Marcia se sentait enveloppée, c'étaient les siens qui semblaient à la jeune fille les plus agréables et les plus bienveillants.

Presque aussitôt, le roulement d'un fauteuil se fit entendre dans la chambre voisine. La porte s'ouvrit, et M. Belde apparut, poussé par un nègre robuste, dont les cheveux crépus et grisonnants formaient un bizarre contraste avec sa peau d'ébène.

Le maître du logis fit un bref salut de la main, sans dire un mot. Au même instant, la porte de la salle à manger laissait voir une table élégamment servie, et le domestique sans livrée, en habit noir, qui avait reçu Marcia à son arrivée, annonça le dîner d'une voix solennelle par ces mots, qui étonnèrent un peu la jeune fille, étant donné que Juliane remplissait les fonctions de maîtresse de maison :

— Monsieur est servi.

Il n'y avait personne pour conduire Marcia à table, les femmes se trouvant en plus grand nombre que les hommes. Elle fut placée entre les deux demoiselles de Sonneval, qui semblaient beaucoup plus occupées, l'une du docteur, encore jeune, dont elle était séparée par M^{me} Havard, l'autre de son voisin, le jeune homme que Marcia avait aperçu en se rendant chez son oncle. Après avoir vainement essayé de tirer d'elles quelques renseignements sur les personnes présentes, elle se résigna à son sort, et se mit à faire ses observations à elle toute seule. D'après le tour que prit la conversation, elle comprit immédiatement que tous les hommes qui se trouvaient là possédaient une notoriété quelconque, et que deux ou trois d'entre eux, au moins, appartenaient à une section de l'Institut. Le maître de la maison s'intéressait-il à la conversation ? Nul n'eût pu le dire. Il suffisait certainement de le regarder pour constater que la paralysie n'avait atteint que ses membres inférieurs, mais que l'intelligence, puissante et nette, était intacte. Cependant, il resta silencieux pendant presque tout le temps du dîner, se bornant à incliner ou à secouer la tête lorsqu'on s'adressait directement à lui. Après quelques efforts de ce genre, ses hôtes parurent se résigner à se distraire sans lui, et la conversation se poursuivit, très savante, très intéressante, pendant que M^{me} Havard et M^{me} de Sonneval essayaient d'échanger quelques mots, à travers la table, sur des sujets beaucoup plus frivoles.

Le jeune voisin de sa fille jugea avoir rempli strictement ses devoirs de politesse, après lui avoir offert à boire et répondu à ses remarques plus ou moins banales. La conversation des hommes avait évidemment pour lui beaucoup plus d'intérêt.

A plusieurs reprises, Marcia surprit les yeux de

son oncle attachés sur elle. Comme on servait le dessert, elle tressaillit presque en entendant sa voix claire et sèche. Pour la première fois, il se mêlait à l'entretien. Il ne dit que quelques mots, pour établir la date et la provenance d'un antique morceau de sculpture assyrienne que M. Havard venait de décrire. Ces quelques mots firent évidemment autorité, et la discussion se trouva close. Mais elle fut frappée en même temps de la manière désagréable et tranchante dont il énonçait son opinion.

Le dîner ne fut pas long, grâce à un service admirablement fait. Les messieurs conduisirent les dames sur la terrasse, et allumèrent leurs cigares, tandis que M. Belde faisait placer son fauteuil dans l'embrasure de la porte-fenêtre donnant sur le perron.

Lady Trafford chercha à rencontrer les yeux de Marcia, et lui sourit. La jeune fille obéit avec empressement à cette invitation muette, et porta sa légère chaise de jardin près du fauteuil où la vieille dame était assise.

— Je n'ai pas encore eu le plaisir de vous voir chez notre vieil ami, dit celle-ci très purement, et sans trop d'accent britannique.

— C'est la première fois que j'y viens...

Marcia s'interrompt, hésita, puis sourit.

— Pardonnez-moi, fit-elle avec une confiance et un naturel pleins de grâce, mais je ne sais pas comment je dois vous appeler... J'habite la campagne, je suis à peine au courant des usages du monde français, et encore moins au fait des habitudes anglaises...

Lady Trafford sourit à son tour.

— Il faut me dire : lady Trafford, et appeler mon mari : sir Rupert, dit-elle avec une bienveillance affectueuse. Ce n'est pas comme chez vous, où l'on ne donne pas aux gens leur nom de famille en leur parlant... Vous êtes parente de M. Belde ?

— Il est mon grand oncle...

— Et vous ne connaissiez pas les Étangs ?

— Non, je n'y suis jamais venue. Mon oncle était fâché contre ma mère... Et ma mère n'avait pas tort ! ajouta-t-elle vivement.

— Je n'en doute pas, dit lady Trafford, posant sa longue main fine sur la tête de Marcia. Vous habitez la campagne ?

— Un vieux manoir breton...

— J'ai vu les Étangs plus gais qu'ils ne le sont en ce moment ; mais je crois que votre oncle attend des jeunes gens... Nous aimons cette région ; nous la trouvons si calme, après nos courses vagabondes en tous pays !

— Vous voyagez beaucoup, lady Trafford ?

— Sir Rupert est un grand voyageur, dit-elle en souriant, et moi, je l'accompagne.

Elle regarda devant elle l'azur foncé du ciel, que parsemaient d'innombrables étoiles ; son sou-

rire s'effaça, et elle reprit d'une voix un peu tremblante :

— Nous avons perdu, il y a bien des années, un baby qui aurait aujourd'hui votre âge, une fille, comme vous... Sir Rupert était inconsolable... Ce qui le sauva, ce fut d'entreprendre des voyages aventureux...

— Dont lady Trafford a partagé les dangers et la gloire, dit la voix douce de Juliane. Quoi ! chère mademoiselle, les ouvrages de sir Rupert ne parviennent pas dans le fond de votre province ? Je crois qu'une solitude doit être bien absolue pour qu'on y ignore les découvertes si intéressantes qu'il a faites.

— Vous exagérez la célébrité de sir Rupert, dit lady Trafford d'un ton de reproche.

Marcia sentit des larmes monter à ses yeux.

— Je regrette, dit-elle vivement, que M^{lle} Vaubley ne m'ait pas dit à qui j'avais l'honneur d'être présentée... Ce n'est pas, ajouta-t-elle avec plus de douceur, que j'eusse besoin de connaître la célébrité qui s'attache au nom de lady Trafford pour apprécier la bienveillance qu'elle m'a témoignée, et pour ressentir, en retour, une respectueuse sympathie... Quant à ignorer ce qui s'accomplit et s'écrit de grand, je suis encore assez jeune pour n'avoir pas honte de ne pas tout connaître ; mais ceux qui m'entourent sont moins ignorants, et je ne doute pas que mon cher oncle Jean, lorsque je lui écrirai quelle agréable soirée j'ai passée, ne me félicite de connaître ceux dont *lui*, j'en suis sûre, a lu les récits de voyage.

— Bien répondu, dit une voix sèche, avec un ricanement presque méchant. Ne vous laissez pas tourmenter par Juliane !

Toutes trois tressaillirent. Sur un signe de M. Belde, le domestique nègre avait avancé son fauteuil jusque sur le perron, et il avait entendu au moins une partie de la conversation.

— Oh ! mon cher oncle, je ne songeais à rien de semblable ! dit Juliane avec sa douceur habituelle. Je ne voudrais tourmenter personne, surtout une de vos hôtes et de vos proches parentes...

— Priez donc Havard de venir près de moi, s'il vous plaît... Et vous, lady Trafford, n'est-il pas prudent que vous rentriez ? Il fait frais, et je crois que votre whist s'organise...

La vieille dame se leva. Marcia, dans la nuit claire, la vit sourire, tandis qu'elle lui disait : « A bientôt ! » Le fauteuil roulant de M. Belde disparut dans l'intérieur du salon, et la jeune fille sentit la main de Juliane qui s'appuyait sur le dossier de sa chaise.

— Décidément, mon oncle vous a tout à fait prise en affection, dit M^{lle} Vaubley, s'efforçant de parler gaiement. Son amitié est même singulièrement ombrageuse..., car vous ne pouvez supposer, n'est-ce pas, que j'aie eu l'idée de vous blesser ?

Marcia essaya une faible dénégation.

— Je serai charmée que vous lui plaisiez... Il

est très bon, quoique ses souffrances aient rendu son caractère un peu difficile. Du reste, il est surtout un peu... bourru avec ceux qu'il aime... Il veut bien me montrer qu'il a besoin de mes soins, et il est assez sûr de moi pour ne pas s'imposer une contrainte fatigante.

— Je ne pourrais supporter qu'il fût désagréable avec moi! s'écria Marcia.

— Vraiment!

Et le regard de Juliane eut une lueur dans l'ombre.

— Excepté, reprit-elle plus doucement, si je le voyais vraiment souffrir. Alors, on peut être plus patient.

— Eh bien! il souffre vraiment, répondit Juliane d'un accent singulier.

Il y eut une pause; puis elle dit, avec cette douceur qui donnait à Marcia l'impression d'un bonbon trop sucré :

— Votre lettre était si bien! On aurait dit que vous le connaissiez... Moi, je n'aurais pas osé écrire ainsi, mais cela a très bien réussi, et c'était très habile, ajouta-t-elle avec un redoublement de douceur.

— Habile! s'écria Marcia, suffoquée.

— Mais, oui... L'avez-vous écrite comme cela, sans peine, d'inspiration?

Marcia se leva de toute sa hauteur :

— Je n'y ai pris qu'une peine, dit-elle très froidement, celle d'éviter de l'appeler *mon cher oncle*, avant de savoir s'il me serait cher ou non.

Et, sans regarder Juliane, elle traversa l'allée, et alla s'enfoncer dans un petit bosquet d'ifs et de buis taillés en cônes et en boules, sur le fond sombre desquels se détachait une blanche statue.

Tout d'abord, l'indignation gonflait son cœur. Elle n'avait jamais eu de contact qu'avec des natures droites et franches, elle n'avait jamais trouvé que des sympathies et des affections, et la rencontre soudaine d'une nature envieuse et aigrie lui causait une sorte d'irritation.

Mais le silence et la beauté de la nuit la calmèrent presque aussitôt. Les étoiles brillaient si haut dans le ciel, semblant se rire, avec leur scintillement paisible, des petites, des mesquines passions de la terre! Les roses remontantes répandaient un si doux parfum! La brise était si légère, si pure!

Quand Marcia eut erré cinq minutes à travers le bosquet, elle sentit qu'elle n'en voulait pas à Juliane, mais plutôt qu'elle la plaignait.

— Pauvre fille! se dit-elle. Si elle est intéressée et obéissante, c'est peut-être qu'elle n'a pas d'autre foyer, pas d'affections... Si elle me connaissait, elle n'aurait pas peur de me voir devenir sa rivale... Mais il m'est facile, à moi, d'être indépendante... Oh! chère, chère maison de l'oncle Jean!

Ses yeux se mouillèrent de pleurs en songeant qu'à cette heure, Jean et Lucie étaient assis dans

le jardin du Chêne-Vert, pensant à elle, et que les chers enfants rêvaient peut-être à « cousine Cia » dans leurs lits blancs. Elle joignit les mains avec ferveur pour appeler les bénédictions célestes sur ce toit aimé, puis elle rentra lentement dans le salon, où le whist venait de finir, et où la disparition des dames de Sonneval, qui se plaignaient de migraine, servit de signal à une dispersion générale.

Guillemette attendait Marcia dans sa chambre.

— Monsieur a-t-il été bien pour vous? demanda-t-elle avec un intérêt empressé.

— Je suppose que, *pour lui*, il a été très aimable, dit Marcia en riant. Mais, Guillemette... comme il traite Juliane!

Le visage de la femme de charge prit une expression pincée.

— Il la connaît? dit-elle brièvement.

— Non, j'aime mieux croire qu'il la *méconnaît*! Elle n'a pas de famille?

— Si fait, mademoiselle... Son père a une très belle situation, mais sa mère dépense plus d'argent qu'elle n'en a, et élève mal ses autres filles... Ils ont tous été heureux quand, après la mort de la vieille cousine qui tenait la maison de Monsieur, M^{lle} Juliane a été invitée à venir ici... On disait qu'elle était fiancée à un officier, mais elle a préféré la chance d'hériter de son oncle à une vie un peu difficile... Quand je dis son oncle! Il l'est à peine.

— L'aime-t-il?

— Je ne le pense pas... Monsieur ne revient jamais sur ce qu'il a décidé, et il aurait l'air de se déjuger s'il se séparait d'elle... D'ailleurs, elle tient bien la maison, quoiqu'elle ait la main rude... Dormez, maintenant, chère petite demoiselle... Vous ne voulez pas qu'on vous aide? Il y aurait une femme de chambre à vos ordres si vous vouliez... Non? Eh bien! que le bon Dieu vous bénisse sous ce toit où votre mère, la chère âme, a connu beaucoup de joies, et a aussi beaucoup pleuré...

Et Marcia resta seule. Elle avait d'abord pensé qu'elle aimerait demeurer à sa fenêtre, à regarder les étoiles, les masses de bois, et les eaux sombres de l'étang. Mais la fatigue et l'émotion de son arrivée lui firent désirer le repos. Elle se glissa entre ses draps, éteignit sa bougie, et tomba dans un sommeil calme et réparateur.

IX

... Si réparateur qu'elle s'éveilla à l'heure où tous les hôtes dormaient encore, à l'heure charmante où les fleurs redressent leurs têtes chargées de rosée, où l'herbe est parsemée de diamants, où les oiseaux chantent plus bruyamment, où la vie, enfin, éclate de toutes parts.

Comme sa chambre était jolie sous les rayons de ce soleil matinal ! Comme c'était agréable de plonger son visage dans l'eau parfumée versée dans la grande cuvette de cristal, et, tout en s'habillant, de regarder les parterres bordés de fleurs éclatantes, les arbres taillés à l'ancienne mode et les statues de marbre, puis, plus bas, les prairies de velours, les vieux arbres centenaires, l'étang aux bords profondément découpés, avec son eau bleue, à peine moirée par la brise, la forêt de roseaux qui s'agitaient incessamment, les nénuphars qui étendaient leurs feuilles satinées, et montraient au-dessus leurs blanches fleurs à demi fermées.

Marcia était trop accoutumée à la vie au grand air pour demeurer enfermée par cette belle matinée.

Il y avait, à une toute petite distance, à la porte même d'un potager situé au-delà des bosquets, un laid clocher d'ardoises dominant une très modeste église aux murs blancs. Marcia était accoutumée à circuler seule dans les tranquilles campagnes qui avoisinaient le Chêne-Vert. La petite église et le hameau qui l'entourait étaient, d'ailleurs, si près du château, qu'elle jugea impossible d'encourir les critiques de son oncle ou de ses invités. Elle prit son chapeau, ses gants, un livre de prières, et elle se glissa sans bruit dans les corridors de la maison encore endormie. Comme c'était gai de voir partout les clairs rayons du soleil, rajeunissant et vivifiant cette vieille et imposante demeure ! Elle tira sans bruit le verrou d'une des portes-fenêtres, car les domestiques, pour éviter de réveiller les maîtres, se tenaient dans les régions inférieures et éloignées, et elle traversa de son pas si léger et si souple la terrasse, le bosquet, puis le potager, que la splendeur du matin revêtait même d'une certaine poésie, la rosée saupoudrant de diamants les grosses têtes rondes des choux et les vertes feuilles des betteraves.

La petite porte n'est pas fermée, et voilà Marcia dans un étroit sentier, au bout duquel elle voit l'église et les quelques maisons qui l'entourent. Leurs toits de tuile décolorée sont moins jolis que le chaume breton, sur lequel poussent la giroflée sauvage et les digitales aux clochettes empourprées. L'église, claire, blanche et pauvre, ne vaut pas non plus l'antique chapelle en granit, avec ses ogives, ses saints de pierre et ses clochetons revêtus de lichens. Mais quand elle s'est agenouillée devant le misérable autel de bois peint, non loin de deux sœurs de Saint-Vincent, toutes recueillies sous leurs blanches cornettes, elle oublie les laideurs et la pauvreté qui l'entourent, et aussi l'éloignement de sa province natale et de sa chère paroisse. Partout où la même prière s'élève vers Dieu dans la langue unique et universelle de l'Église, partout où des êtres rassemblés disent *Notre Père* ; partout où les cœurs s'appuient sur la même foi, palpitent des mêmes

espérances et se fondent dans le même amour ; partout, enfin, où réside l'Hôte des vieilles cathédrales, des humbles chapelles, des masures de roseaux élevées par les mains des missionnaires, là, pour tout catholique est la patrie, le chez soi... Pour un instant, au moins, la cruelle sensation de l'isolement est suspendu : c'est vraiment la maison paternelle.

Il était encore de bonne heure quand Marcia revint au château, n'ayant été, pensait-elle, vue par personne. Elle se mit à écrire pour Jean et Lucie de longues descriptions, puis elle prit son ouvrage et son livre, et alla s'installer tranquillement sur la terrasse, reposant de temps à autre ses yeux sur les eaux couleur d'acier qui, çà et là, reflétaient comme des plaques brillantes les rayons du soleil.

On n'était pas matinal au château. Sauf sir Rupert, qui passa devant elle en la saluant, et se dirigea vers les écuries pour faire une promenade à cheval, elle n'aperçut que M. Nalys, le jeune homme dont Alice de Sonneval avait vainement cherché, la veille, à retenir l'attention. Il se promenait dans une allée avec un livre, mais ne fit aucune tentative pour se rapprocher d'elle. Elle l'examina un instant ; il lui parut avoir environ trente ans ; il était remarquablement beau, sans que la régularité de ses traits, qui avaient la netteté et la pureté d'une médaille antique, lui donnât l'air efféminé. Elle se remit à son ouvrage, et ne s'occupa plus de lui. Mais à un moment donné, il la regarda, et, dès lors, à chaque tour de sa promenade, il s'intéressa au mouvement rapide de sa main maniant le crochet, ou aux repos nombreux qui entremêlaient son travail, et pendant lesquels, à son insu, sa figure gracieuse revêtait une expression rêveuse et profonde.

La cloche du déjeuner sonna avant onze heures. Juliane le présida avec sa grâce un peu majestueuse, vêtue d'une élégante toilette d'intérieur, et s'occupant de chacun avec une sollicitude charmante. M. Belde ne parut pas. Ses hôtes ne semblèrent pas s'en affliger outre mesure, et discutèrent l'emploi de leur journée avec la liberté que comportait l'hospitalité des Étangs. M. Nalys et M. Havard allaient passer la journée à Paris avec le docteur. Alice de Sonneval et sa sœur découvrirent qu'il leur manquait des soies pour l'ouvrage qu'elles brodaient, et décidèrent leur mère à prendre le train, et à profiter de l'omnibus qui conduisait ces messieurs. Lady Trafford et M^{me} Havard, qui était une femme de quarante ans, paisible et insignifiante, acceptèrent la proposition que leur fit M. de Saint-Marc de les conduire voir des ruines à deux ou trois lieues de là, et elles invitèrent Marcia à les accompagner, ce que la jeune fille accepta avec reconnaissance.

Comme on se levait de table, elle s'approcha de Juliane :

— Dois-je aller voir mon oncle avant de partir ?

— Je crois qu'il ne veut pas être dérangé; il est souffrant, et moi seule suis entrée dans sa chambre.

— Voulez-vous lui dire que je suis fâchée qu'il ne sois pas bien portant, et que j'espère le voir à mon retour ?

— Je n'y manquerai pas.

Et une heure après, tous les hôtes étaient dispersés, et la maison plongée dans une tranquillité momentanée.

Peut-être n'était-ce qu'un caprice de M. Belde qui avait privé ses convives de l'agrément, d'ailleurs douteux, de sa société, car il était assis près de sa fenêtre, aussi correctement vêtu que d'habitude, et il regardait partir les voitures, lorsque Juliane, ayant frappé à sa porte et attendu la permission d'entrer, donnée avec impatience, se glissa doucement près de lui.

— Pourquoi n'avez-vous pas accompagné ces dames ? demanda-t-il brusquement.

— Je n'aurais pas voulu retarder la lecture de votre journal, cher oncle.

— Merci; ma vue est plus claire aujourd'hui, et je le lirai seul... Cette enfant... Marcia n'est-elle pas un peu dépaycée ici ? Vous êtes-vous occupée d'elle ?

Les lèvres de Juliane se serrèrent dans une légère contraction.

— Je crois, cher oncle, dit-elle d'un ton suave, qu'elle n'a pas besoin de patronage... Elle semble posséder toute l'indépendance dont jouissent, en province, les jeunes filles qui habitent la campagne... M. de Laubly n'a probablement pas de voitures ou de domestiques pouvant l'accompagner, ou peut-être ne tient-il pas au décorum... Ce matin, elle est allée se promener toute seule.

Les sourcils de M. Belde se froncèrent légèrement.

— Pas en dehors de la propriété, je suppose ?

— Pardon... Guillaume, le jardinier, l'a vue sortir par la petite porte du potager... Mais je pense qu'elle est accoutumée à sortir seule, et que sa tante n'y voit aucun inconvénient pour elle.

M. Belde garda un instant le silence. Juliane prit un plumeau dans un tiroir, et commença à épousseter très légèrement, sans rien déranger, les

livres, les papiers, les bronzes de la bibliothèque. Elle tressaillit en entendant tout à coup la voix dure de son oncle :

— Comment la trouvez-vous, Juliane ? L'aimez-vous ?

Elle le regarda en face, peut-être pour chercher sur ses traits la réponse qu'il désirait ; mais il était impénétrable, et elle dit avec douceur :

— Je la trouve charmante, et je l'aimerai, je n'en doute pas, si elle ne continue pas à me témoigner une sorte de... oh ! le mot antipathie serait trop vif... Je n'ai pas paru lui plaire... Mais elle est très jolie, beaucoup moins rustique et mieux habillée que je ne le pensais, et avec cela, si fine !...

Juliane eut un petit rire discret qui semblait tout à fait involontaire, comme si elle se rappelait quelque souvenir très amusant.

— En quelle occasion avez-vous pu apprécier sa finesse ?

— Oh ! seulement à propos de cette lettre que vous m'avez montrée, et que la petite masque m'a avoué avoir pris quelque peine à écrire.

— Vraiment !

Les sourcils de M. Belde se rapprochèrent tout à fait.

— Vous avez remué assez de poussière, Juliane... Avez-vous pensé à la journée de demain, dimanche ? Aurez-vous quelques jeunes gens ? Ces petites de Sonneval s'ennuient. C'est l'espèce de personnes qui ne vivent que pour danser, et dans l'espoir d'attraper un mari...

— Pour Mlle de Laubly aussi, la soirée serait plus gaie, si l'on pouvait faire un tour de valse... M. d'Espranges doit venir avec ce jeune lieutenant qu'il vous a présenté le mois dernier.

— Très bien. Veillez à ce qu'on les fasse chercher à la station... Et envoyez-moi Sylvain, je vous prie... Non, non, laissez ces fourrures, je déteste qu'on s'occupe ainsi de moi... Allez !

Et Juliane, ainsi congédiée, s'en alla lire dans sa chambre, dans l'espoir d'abréger les longues, les ennuyeuses heures qui devaient s'écouler jusqu'au dîner...

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



LA VIE EN UN QUATRAIN

*Naître, pleurer, jouer, grandir, rêver, apprendre,
Aimer, haïr, lutter, envier, entreprendre,
Échouer, regretter, désespérer, souffrir,
Vieillir, se rappeler, languir, râler, mourir !*

Georges GILLET.



TOUT ARRIVE!

I



AINTEMANT, le train filait avec sa rapidité d'express sous la chaude lumière du couchant qui envelopperait les lointains et baignait d'un reflet de flamme mourante, le visage songeur de Michelle Dustal.

Immobile, sa forme svelte, habillée de noir, se découpant avec une grâce de jeunesse sur le drap gris du wagon, elle regardait fuir, sans presque les voir, les changeantes perspectives du paysage : plaines qui s'enveloppaient doucement d'ombre, routes blanches entre la double bordure des arbres feuillus, villages isolés dont les vitres flamboyaient sous la clarté jaillie des braises incandescentes qui incendiaient encore l'horizon...

Devant elle, sa femme de chambre somnolait, lasse de tant d'heures de voyage presque ininterrompu depuis Pétersbourg; sa figure de Slave aux pommettes saillantes prenant, dans le repos, une expression béate qui en accentuait la laideur aimable. Elle, Michelle, ne paraissait pas sentir la fatigue. Dans le visage d'une blancheur mate, délicatement avivée de rose vers les joues, la lumière des cheveux légers, d'un blond de noisette, sous la ligne nette et fine du sourcil noir, les yeux rêvaient, large ouverts, à peine cernés d'une ombre qui accentuait leur profondeur charmante d'eau verte, limpide et frémissante... Mais les lèvres de pourpre fraîche étaient pensives comme le regard, mettant une gravité inattendue sur ce visage de vingt ans.

Évidemment, Michelle Dustal était très loin de ses quelques compagnons de route : une volumineuse dame qui sommeillait avec solennité, et à l'angle opposé du wagon, un homme de trente à trente-cinq ans qui avait un air de clubman, un regard très vif où flambait l'éclair d'une pensée toujours en éveil, une bouche spirituelle, imperceptiblement railleuse sous l'épaisseur brune de la moustache.

Il avait rejeté de côté ses nombreux journaux et, discrètement, sans que Michelle pût le soupçonner, il opérait sur elle un silencieux travail d'analyse; se prenant, avec une curiosité d'observateur pénétrant, à essayer de démêler quelle personnalité

pouvait bien enfermer sa forme charmante, — personnalité de femme ou de jeune fille, de Française ou d'étrangère.

De son sac de voyage, elle venait de sortir une lettre exhalant un violent parfum de musc, dont l'enveloppe enfermaient des photographies, et elle lisait les lignes tracées d'une écriture féminine, ronde et inélégante :

« Ma chère nièce,

« Nous venons seulement d'apprendre le malheur qui vous a atteinte, car il y a bien longtemps déjà que nous n'habitons plus à l'adresse où vous nous avez envoyé votre lettre... C'est pourquoi je ne vous ai pas plus tôt assurée de notre sympathie qui est très vive et très sincère, quoique nous vous connaissions malheureusement bien peu, puisque nous vous avons seulement entrevue pendant votre dernier voyage à Paris, il y a cinq ans...

« Ne croyez pas que je veuille vous le reprocher! Je sais bien qu'à cette époque, vous étiez une enfant qui ne pouvait qu'obéir; et votre pauvre père n'avait pas le désir que vous vous rapprochiez de nous qui représentions pourtant la famille de votre mère!... Cela, je n'ai pas attendu que vous l'ayez perdu pour le lui pardonner; je trouve que chacun a le droit d'agir comme il l'entend!... Ma maison est celle de la liberté! Et puis, votre père avait rendu si heureuse ma pauvre petite sœur Jeannine que je n'avais plus rien à lui demander...

« Et c'est pourquoi je ne me suis jamais offensée de ce qu'il n'admirait pas les œuvres de mon mari qui fut pourtant un peintre remarquable, quoi qu'en aient dit jadis les critiques stupides. — Depuis qu'il est mort, d'ailleurs, les vents ont bien changé pour lui... Ceux qui lui ont reproché son éclatante couleur, — des ânes, de vulgaires ânes, ces critiques! — sont bien forcés de reconnaître qu'il a montré le chemin à une phalange d'artistes devant lesquels le public se pâme aujourd'hui, en célébrant la richesse de leur coloris!... Bonté divine, ma chère nièce, quelle patience il faut avoir sur notre pauvre terre!

« Mais je ne sais pourquoi je vous parle de tout cela, alors que j'avais commencé à vous écrire pour vous dire combien il m'est pénible de vous savoir maintenant toute seule... et en Russie!... Les Russes ont beau être nos amis, ça n'empêche que leur pays est terriblement loin de la France et qu'une jeune fille de votre âge n'y peut rester sans aucune famille... Sans doute parce que je suis une

maman, l'idée que vous êtes pareillement isolée m'est insupportable, si bien que je viens vous demander de tout cœur de m'en délivrer, et d'une façon bien simple... Faites-nous l'amitié, à mes enfants et à moi, de venir près de nous à Paris. Si, comme je l'espère, vous vous y plaisez, si notre intérieur ne vous est pas désagréable, alors nous vous garderons et nous tâcherons de vous refaire une famille...

« Vous trouverez une amie dans ma fille aînée, Sylvanie, qui a un peu plus que votre âge et dont nous sommes très fières, car c'est une personne remarquablement douée ! Elle peint comme son père, mais elle est d'une autre école ; elle s'inspire surtout des préraphaélites, adore les *primitifs* et tout le Moyen âge. Elle écrit aussi des vers, prenant pour modèles nos grands poètes : Verlaine, Mallarmé, de Régner ; et elle ressemble véritablement à une jeune muse, quand elle les récite dans notre petit cénacle, habillée d'une traînante robe blanche, son visage, plein d'expression, ayant une solennité hiératique ; ainsi dit un jeune poète de nos pays, Rinaldo Valréas, dont les vers ont presque autant de valeur que ceux de Sylvanie, mais qui a la même peine pour les faire publier dans les revues... Le public est si ridiculement routinier ! Quand on veut lui faire lire de beaux vers, sans banalité, de purs symboles, il se rebiffe, prétendant qu'il ne comprend pas... Oh ! sottise ! Comme s'il ne pouvait se donner un peu de peine...

« Mais j'en reviens à mes enfants. Mon numéro deux est ma fille Lucile qui a seize ans. C'est une bonne grosse créature, la *prose* de la famille, — dont sa sœur est la *poésie*, — quoiqu'elle fasse les plus sincères efforts pour ressembler à Sylvanie par sa coiffure et ses toilettes esthétiques... Seulement, elle est beaucoup moins bien douée et tient surtout de moi, non de son père ! Elle a pour elle un excellent caractère et s'entend à merveille avec son frère Georges, un collégien de douze ans, qui est terriblement indiscipliné et moqueur et me cause bien du souci par son peu de respect pour les talents de Sylvanie... Ce qui amène entre eux de très regrettables querelles !... Il n'aime ni les tableaux, ni la poésie, et ose même traiter de « fumistes » les poètes de l'école décadente... Il n'apprécie que Jules Verne et tous les écrivains qui racontent des voyages ou parlent des mœurs des sauvages dont il lui prend quelquefois fantaisie de représenter les exploits en dessins sur les murs de sa chambre, donnant à leurs femmes la figure de Sylvanie. Naturellement, celle-ci est exaspérée d'une pareille audace. Certes, ma maison est celle de la liberté, mais vraiment Georges use un peu trop de cette liberté !

« J'ai voulu vous dire tout cela, ma chère nièce, pour que vous n'arriviez pas parmi des inconnus, et c'est également à cette intention que je joins à ma lettre les portraits de toute ma jeune famille qui, en retour, vous demande le vôtre et me charge

de vous assurer de tout le plaisir qu'elle aura à vous voir arriver à la suite de votre photographie.

« Répondez-moi bien vite que vous acceptez ma proposition d'aussi bon cœur que je vous l'adresse. Ensemble, ma chère nièce, nous parlerons des parents que vous avez perdus, et je vous assure que ce sera, pour moi, une joie de connaître, enfin, un peu, l'enfant de ma chère petite Jeannine. Je regrette beaucoup que notre modeste position nous prive d'aller vous chercher jusqu'à Pétersbourg. Mais, si je me souviens bien, vous avez voyagé en pays lointains avec votre père, et j'espère que le long trajet de Russie en France ne vous effraiera pas.

« Je vous embrasse, ma chère nièce, avec une affection bien maternelle, et mes enfants me chargent de ne pas les oublier auprès de vous, en vous exprimant tout notre désir de vous voir bientôt parmi nous...

« Votre tante et amie,

« HERMINE GOSSELINE. »

Michelle laissa retomber cette lettre déjà lue et relue bien des fois, qui lui avait semblé si singulière quand elle l'avait reçue six semaines plus tôt... Puis elle prit les portraits et regarda l'image de Sylvanie, la Muse !... la belle Muse !

Eh bien, non ! si favorablement disposée qu'elle fût pour sa cousine, elle ne pouvait découvrir un charme quelconque à la longue et maigre jeune fille dont elle avait sous les yeux la théâtrale physionomie et qui lui apparaissait debout, une fleur de lotus dans la main, habillée d'une espèce de robe Moyen âge, qui accusait une taille plate, sans élégance ni grâce ; comme ses lourds bandeaux sombres, voilant les oreilles, accentuaient le dessin trop vigoureux des traits... Tout cet ensemble lui paraissait ridiculement prétentieux, donnant à celle qui le possédait un faux air d'actrice de province, mal costumée.

Du doigt, Michelle écarta cette photographie qui lui déplaisait, aimant mieux regarder la tête gamine de l'irrévérencieux Georges ; il avait une bonne figure de collégien, ronde comme celle de sa sœur Lucile, dont les grosses joues s'accommodaient bizarrement d'une coiffure à la Botticelli, imitée de celle de Sylvanie. Pourtant Lucile attirait bien plus Michelle que son illustre sœur, car son visage, sans beauté ni distinction, avait la même expression de bonté qui caractérisait celui de M^{me} Gosseline elle-même à qui elle ressemblait fort.

Atu premier regard jeté sur le portrait de sa tante, Michelle l'avait reconnue, à peu près telle qu'elle l'avait vue lors de son dernier voyage en France, et elle ne s'était plus étonnée de la trouver si différente de sa mère, morte toute jeune, dont elle gardait l'enthousiasme et adoré souvenir. Même depuis tant d'années qu'elle l'avait perdue, elle avait encore vivante, dans le cœur et la pensée, sa

séduisante image dont la grâce attirante avait irrésistiblement conquis René Dustal; alors que, toute jeune, elle se faisait entendre, chanteuse exquise, à Pétersbourg, où lui-même occupait un poste d'ingénieur. Et elle l'avait conquis si absolument que, pour l'amour d'elle, afin qu'elle devînt sa femme, il avait rompu avec sa famille, — une vieille famille provinciale de magistrats, formaliste et compassée, enfermée dans le cercle étroit de traditions bourgeoises d'antan et incapable d'admettre qu'une femme, chantant pour le public, pût être irréprochable et méritât de porter son nom...

Irréprochable, elle l'était pourtant, cette Jeanne qui, à vingt ans, pour gagner sa vie, se servait d'une admirable voix. Mais l'austère et impérieux M. Dustal n'avait rien voulu admettre de semblable, irrité déjà de ce que son fils, d'humeur aventureuse, avait nettement refusé de suivre la carrière traditionnelle des Dustal. Quand il apprit que René, non content de vivre à l'étranger, hors de sa tutelle, prétendait épouser une femme sans fortune, chanteuse de profession, il se jugea bravé, et fidèle à d'inflexibles principes, il rompit avec son fils rebelle, qu'il ne revit jamais, car, un an après, il mourut subitement, sans avoir ouvert une seule des lettres venues de Russie et renvoyées aussitôt arrivées.

Deshérité, rejeté orgueilleusement par sa famille, René Dustal n'avait, depuis lors, fait en France que de fugitives apparitions, trop fier pour tenter désormais le plus vague rapprochement. Il s'était plu à vivre à l'étranger où il avait été infiniment heureux auprès de la femme qui, pour lui, résu-mait le monde entier. Mais son bonheur avait été bien court; un mal accidentel la lui avait enlevée en quelques jours, et s'il avait pu résister à cet écroulement subit de toute son existence, c'est qu'il était soutenu par le souvenir des dernières paroles de l'aimée, lui recommandant leur enfant...

Pour l'amour d'elle, il avait cherché un refuge dans le souci constant de la pauvre petite créature obscurément affolée par la disparition de sa mère... Et la commune détresse du père et de l'enfant avait à tout jamais confondu leurs deux vies. Grandissant, Michelle n'avait plus été seulement pour lui l'enfant adorée, mais aussi la compagne, l'amie. Elle l'avait suivi dans les divers postes qu'il avait successivement acceptés; elle avait, avec lui, vécu dans les régions perdues du Caucase, puis en Algérie, en Sicile, aux États-Unis, pour revenir finalement à Pétersbourg qui, peu à peu, était devenu pour elle une seconde patrie... Et cette existence un peu nomade, parfois aventureuse, pendant laquelle son rôle de jeune maîtresse de maison, n'était pas toujours aisé, avait fait d'elle, avant l'âge, une femme vaillante devant toutes les difficultés, toujours prête à s'employer pour les surmonter, d'intelligence très ouverte et singulièrement développée, dont l'âme ardente et

tendre savait aimer dans l'oubli, absolu d'elle-même...

Aujourd'hui, qui avait-elle à aimer? Aussi, comme elle se sentait seule, affusement seule!... Tellement que, même n'eût-elle pas voulu obéir à l'un des derniers désirs de son père en se rapprochant de ses parents de France, elle eût répondu à l'affectueuse invitation de sa tante, qui lui avait été une douceur inattendue; d'autant que la famille Dustal continuait à la traiter en étrangère, et n'avait pas même répondu à sa lettre de déuil.

A toutes ces choses elle pensait, tandis que le train l'emportait à travers ces paysages de France à elle inconnus, autant que le milieu où elle allait vivre. Et le besoin irrésistible l'envahissait de retourner vers le cher temps enfui pour échapper au présent douloureux... Maintenant, elle se retrouvait à Pétersbourg, où elle avait laissé de très bons amis. Eux, lui reprochaient de les quitter...

Une vision flotta tout à coup dans son souvenir. Elle revoyait son ami d'enfance, Serge Loubanoff, la suppliant de rester, lui disant pour la première fois tout ce qu'elle était devenue pour lui... Une vraie surprise que cet aveu fait dans la douceur charmeuse de l'été russe, un jour où la pénétrante odeur des foins embaumait l'air... Comment donc n'avait-elle pas été touchée de l'accent sincère de Serge, à qui, cependant, elle portait une réelle affection, mais une affection de grande sœur, il est vrai, d'amie raisonnable qui avait dû, plus d'une fois, chapitrer ce joyeux et insouciant garçon quand une de ses folies d'officier avait jeté le trouble dans sa famille... Non, ce n'était pas à un homme comme lui qu'elle souhaitait confier sa vie dans l'avenir. Elle avait trop besoin d'avoir une foi très haute en ceux qu'elle aimait. Auprès de Serge, elle n'aurait pas connu, elle en était certaine, cette communion d'âmes qui avait rendu son père et sa mère si absolument heureux l'un par l'autre, malgré l'amertume de l'exil, le déchirement des liens de famille; qui avait fait leur union si douce que leur enfant avait gardé l'inoubliable impression de l'infini de joie qu'enferme la vie à deux ainsi comprise... Et elle était trop jeune encore pour renoncer au bienfaisant espoir de connaître un pareil bonheur...

De nouveau, revivant l'heure où Serge lui avait ainsi parlé, elle secoua la tête, comme elle l'avait fait en entendant son aveu, dans un instinctif mouvement de refus. Mais sa rêverie l'avait entraînée si loin de la réalité présente qu'elle s'étonna d'entendre tout à coup s'élever la voix un peu anxieuse de sa grosse compagne de voyage. Le train venait de ralentir sa marche; il n'avancait plus que d'une allure incertaine... Puis, tout à coup, devant un signal dressé sur la route, il s'arrêta.

— Qu'y a-t-il donc? Est-ce que nous sommes à une station?

Le voyageur avait mis la tête à la portière; il se retourna, entendant la question de la vieille dame, et arrêta ainsi le mouvement instinctif de Michelle pour regarder au dehors.

— Non, madame, nous nous trouvons encore en pleins champs, mais nous ne devons pas être loin de quelque petite station...

— Alors, pourquoi arrête-t-on?... Mon Dieu, nous allons avoir un accident! Quel malheur! Vraiment, les directeurs des Compagnies qui mettent pareillement en danger l'existence des voyageurs devraient être traités, comme ils le méritent, en assassins!

L'émotion de la grosse dame devenait comique par son exagération; les lèvres de Michelle se serrèrent pour ne point livrer passage à un involontaire petit sourire, tandis que le jeune homme répondait, une lueur d'amusement au fond des prunelles :

— Je vous assure, madame, que vous vous tourmentez à tort. Nous ne courons, jusqu'ici du moins! aucun danger... Voyez vous-même, la voie est absolument libre.

Mais la voyageuse professait, sans doute, l'horreur du mouvement, car elle se contenta de dire avec ferveur :

— Fasse le ciel, monsieur, que vous ne vous trompiez pas!

Quelques minutes s'écoulèrent encore. Le train demeurait toujours immobile. Le sifflet jetait des cris aigus et la machine haletait, envoyant un panache floconneux vers le ciel limpide de juillet. Le jeune homme se pencha de nouveau au dehors. La grosse dame, très agitée, se tourna, suppliante, vers Michelle :

— Je vous en conjure, madame, regardez aussi de votre côté s'il n'arrive aucun train. Car, s'il y en avait un en perspective, je descendrais tout de suite... Je ne veux pas du tout être mise en bouillie!

Michelle, complaisante, se leva, et sa silhouette se découpa tout élégante sur le cadre lumineux de la fenêtre. Devant elle, s'étendaient les champs solitaires. A peine, dans le lointain, se devinaient des toits de maisons que dominait le jet svelte d'un clocher.

Le train, d'ailleurs, recommençait à avancer de la même allure prudente, mais enfin il avançait. Les toits se distinguaient plus nettement; et la masse de l'église se profilait au pied du clocher.

— Nous atteignons une station, madame, expliqua Michelle, se rasseyant.

— Est-ce que nous allons nous y arrêter? Ce n'est pas possible! Notre train est express.

— Et pourtant nous nous y arrêtons...

C'était là, en effet, une toute petite gare qui ne devait voir poser que des trains ultra-omnibus. Un employé passait, l'air affairé. Le jeune homme l'appela d'une voix un peu brève, chaudement timbrée, qui le fit retourner :

— Qu'y a-t-il donc?

— Un train de marchandises a déraillé tantôt à une demi-heure d'ici. La voie n'est pas encore entièrement déblayée. Il faut attendre.

Un voyageur d'un compartiment voisin avait entendu aussi, et commençait à récriminer. Gouailleur, l'employé lui jeta, en s'éloignant :

— Bah! c'est le temps de dîner!

La grosse dame semblait bouleversée autant que si une terrible catastrophe se fût abattue sur elle :

— Mon Dieu! mon Dieu! quel malheur! A quelle heure, maintenant, serons-nous à Paris? Cet homme parle de dîner! Mais, où dîner?... Avec mon estomac si délicat, je suis capable de me trouver mal d'inanition! Pensez-vous, monsieur, qu'il y aurait un buffet dans cette misérable station?

— J'en doute, madame, mais je puis aller m'en informer.

Il sautait sur le quai, où se répandaient les voyageurs déjà instruits de l'arrêt forcé. Au bout d'une minute, il revint :

— Il n'y a qu'une sorte de buffet improvisé très médiocrement pourvu, et qui va être enlevé d'assaut. Vous ferez bien de ne pas tarder à y prendre votre part, madame...

Michelle ne se doutait guère que, dans son empressement à renseigner sa respectable compagne de route, il y avait un secret désir de l'obliger peut-être, elle-même qui lui semblait si charmante dans le mystère de sa personnalité inconnue et la mélancolie de son grand deuil...

Décidément, la grosse dame n'aimait pas à se mouvoir, et, sans cérémonie, elle dit :

— J'ai très peur de la cohue. Est-ce que vous ne pouvez pas, monsieur, me faire apporter un peu de bouillon et une aile de volaille?

— Je l'ignore... Je puis toutefois essayer...

Il s'arrêta une seconde, comme s'il hésitait, puis, se tournant vers Michelle, il continua :

— Si vous désirez, madame, que je vous fasse, en même temps, envoyer quelque chose?

Elle secoua négativement la tête, mais un sourire entr'ouvrit un peu ses lèvres pensives :

— Je vous remercie, monsieur, mais je puis aller moi-même jusqu'au buffet. Cela m'aidera à passer le temps!

Il s'inclina, et s'éloigna. Elle dit quelques mots en russe à la femme de chambre, dont la figure osseuse avait une très sensible expression d'ahurissement, puis elle descendit sur le quai. Les portières ouvertes laissaient voir le désordre des wagons. Nombre de voyageurs en étaient descendus, la plupart sensiblement agités, les uns maugréant contre le retard, les autres curieux de détails sur l'accident, les grincheux fulminant contre la Compagnie...

Michelle, de son allure souple, se glissa parmi les groupes, et arriva dans la petite gare. Mais elle

s'arrêta sur le seuil, découragée devant la cohue qu'y amenait le buffet improvisé. De loin, elle aperçut la haute taille de son compagnon de route qui fendait la presse pour sortir, si habilement que, en quelques secondes, il fut devant elle.

Tout de suite, il devina son hésitation, et, courtois, se découvrant devant elle, il demanda :

— Voulez-vous, madame, me permettre de vous frayer un passage ou, mieux encore, de vous apporter ici ce que vous désirez ?

Elle hésita ; mais elle était trop habituée à voyager pour n'avoir pas eu déjà l'occasion de recevoir ainsi de menus services d'étrangers ; et, très simple, elle accepta.

Deux, trois minutes se passèrent, puis il repartit, et, à sa seule physionomie, elle devina qu'il n'avait pas dû obtenir aisément ce qu'elle avait demandé. Une flamme rose aviva l'éclat de sa peau fraîche.

— Je suis confuse, monsieur, d'avoir ainsi usé de votre obligeance...

— Je vous en prie, madame...

Elle lui sut gré qu'il l'appelât ainsi « madame », la voyant seule, et, de nouveau, un sourire découvrit ses petites dents fines.

— Vous voudrez bien, au moins, recevoir tous mes remerciements.

— Avec l'espoir que vous me ferez l'honneur de me considérer comme très respectueusement à votre service, au cas où je pourrais encore vous être bon à quelque chose.

Elle inclina la tête d'un mouvement qui avait une grâce fière. Alors, lui, discret, la salua et s'éloigna. Mais il n'avait pas fait quelques pas qu'une voix masculine l'arrêtait.

— Tiens, Dorient !... Comment, vous êtes dans ce diable de train ?... Où filez-vous si vite ? Rédiger des notes prises sur le vif pour un prochain article... A propos, mon cher, tous mes compliments pour votre dernière causerie littéraire dans la *Revue*... C'est un pur chef-d'œuvre de critique... Je...

Michelle n'en entendit pas davantage, les deux hommes s'éloignaient et commençaient à arpenter le quai. Un instant, elle considéra curieusement cet étranger qui semblait être un homme connu. Dans son esprit se réveillait le souvenir d'articles signés « Raymond Dorient », qu'elle avait lus, à Pétersbourg, dans les revues françaises que recevait son père, et dont la forme comme la pensée l'avaient frappée...

Était-ce donc leur auteur qui causait ainsi à quelques pas d'elle ? Il était de type bien français, et n'avait rien de la beauté robuste et mâle de Serge Loubanof ; encore qu'il fût grand, lui aussi, mais plus mince, plus nerveux. En revanche, dans ses yeux, dans toute sa physionomie, il y avait une intensité de vie intelligente, de pensée que ne possédait pas Serge...

Instinctivement, elle fit ce rapprochement, puis

s'en étonna aussitôt. Pourquoi donc imaginait-elle ainsi de comparer ces deux hommes ? Par désœuvrement, sans doute ; pour tromper l'ennui de l'attente... Lentement, elle se dirigea vers le wagon dont ne prétendait pas bouger sa fidèle Moussia, toute désorientée de se voir transplantée si loin de son pays ; mais elle n'y remonta pas, redoutant le bavardage de la grosse dame, et elle continua de marcher pour échapper un peu à la foule bruyante... A l'extrémité du quai, elle s'assit sur un petit talus gazonné. Les braises du couchant s'étaient éteintes. Un pur crépuscule d'été tiédissait l'air, et la paix rêveuse de la nuit proche tombait du ciel obscurci...

L'ombre enveloppait Michelle, et, tout à coup, brutale, l'angoissante impression d'isolement tant de fois éprouvée, depuis qu'elle était orpheline, s'abattit sur elle, domptant sa belle vaillance juvénile... Combien, tout à coup, ils lui paraissaient illusoire, ces liens de parenté qui l'attiraient en France ! En somme, c'étaient des étrangers qu'elle allait trouver... Oh ! pourquoi son père avait-il souhaité qu'elle se rapprochât non seulement de ceux qui se montraient tout prêts à l'accueillir, mais des autres aussi, qui avaient jadis si orgueilleusement repoussé sa mère...

Mais elle avait promis d'essayer de se faire aimer de tous, elle essaierait... Et, tout bas, elle murmura, avec une tendresse douloureuse :

— Oui, père, je ferai ce que tu as tant désiré dans tes derniers jours... J'irai vers ceux qui t'ont été si durs... Je ferai le possible afin qu'ils s'attachent à moi pour l'amour de toi... J'irai voir la vieille maison où tu as été heureux quand tu étais enfant, qu'il me semble connaître déjà, tant nous en avons parlé ensemble...

Le passé cher la ressaisissait ; et, sans qu'elle s'en aperçût, des larmes ruisselaient sur son visage...

— En voiture ! messieurs, en voiture ! Nous repartons... La voie est dégagée.

Michelle, tressaillante, se dressa. La nuit était presque venue et les premières étoiles flambaient au ciel... Alors, elle se dirigea vers le compartiment où Moussia montrait un visage anxieux, appelant sa jeune maîtresse avec des gestes effarés. Devant la portière, Dorient fumait encore, observant de son regard vif le mouvement précipité des voyageurs qui regagnaient leurs wagons. Il s'écarta pour laisser monter la jeune fille ; et ses yeux eurent un éclair de curiosité compatissante, s'arrêtant sur elle ; car la brûlure des larmes marbrait encore la peau fraîche, et les prunelles luisaient avec un éclat humide sous l'ombre délicate des cils...

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)



❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : Concerts du Conservatoire.
— Opéra-Comique : M. Albert Carré; nouvelle direction. — Grands et petits concerts.



ES Maîtres-Chanteurs sont toujours en tête de l'affiche de l'Opéra et alternent avec les chefs-d'œuvre des maîtres français : Saint-Saëns, Meyerbeer, A. Thomas, Delibes, Massenet, etc. Avec cela, d'intéressantes reprises : *Coppélia*, *Thais*, avec le nouvel acte de

« l'Oasis » et le ballet nouveau du deuxième acte. On espère donner en mars *La Cloche du Rhin*, de M. Samuel Rousseau; puis, en avril, on annonce les débuts de M^{lle} Delna, dans *Le Prophète*. La jeune artiste vient de remporter de vifs succès à Milan, dans *Orphée*, en langue italienne. M. Saléza a chanté *Faust*, pour la première fois à Paris, où d'enthousiastes bravos ont accueilli le sympathique chanteur.

Les Concerts de la Société du Conservatoire ont été ce mois-ci, en tous points, dignes de leur renommée. Il n'a pas fallu longtemps aux artistes des chœurs et de l'orchestre pour se mettre en rapport plus intimement avec leurs auditeurs dans l'exacte proportion que réclame la grande salle des concerts de l'Opéra. Dès la cinquième séance, on a pu s'en rendre compte en écoutant la *Symphonie en si bémol*, de Schumann, dont les parties délicates et légères ont si doucement caressé l'oreille d'un public exercé. De même, dans *La Lyre et la Harpe*, de Saint-Saëns, tous les détails de cette œuvre poétique ont été rendus avec une idéale perfection. M^{lle} Kleeberg prêtait le charme de son talent à un *Concerto*, pour piano, de M. Th. Dubois; et l'ouverture de *Léonore*, de Beethoven, a été magistralement enlevé par l'admirable orchestre.

La nouvelle direction de l'Opéra-Comique n'a pas tardé à s'affirmer telle qu'on devait le prévoir, c'est-à-dire excellente. M. Albert Carré n'a pas perdu une minute pour se mettre au courant de

tout ce qui concernait le cahier des charges, le personnel, le répertoire et l'administration. Puis il a procédé à l'audition des partitions. Il a reçu la *Louise*, de M. G. Charpentier, et la *Dalila*, de M. Paladilhe. Il l'a fait mettre en répétition *L'Île des Rêves*, de M. Rynaldo Hahn, qui sera la première œuvre nouvelle présentée au public. M. A. Carré a, de plus, entendu une partition de M. Xavier Leroux, et une de M. Leborne. Avec cela, les reprises de *Le Roi l'a dit*, de Delibes, d'*Haydée*, d'Auber, et plusieurs débuts en remplacement de M. Fugère et de M^{me} Brema, qui ont pris des congés. Débuts de M^{lle} de Lussan dans *Carmen*; engagement de M^{me} Mariquita comme maîtresse de ballet. M^{lle} Merguillier est aussi engagée pour quelques représentations. On considère comme définitif l'engagement de M^{me} Caron pour des représentations classiques. Mais un grave événement pour M. Albert Carré est la suspension des représentations de *Sapho*, exigée par la mauvaise santé de M^{lle} Calvé, qui, sur l'ordre de son médecin, a dû demander un second congé.

Aux Concerts Colonne, on a donné la *Symphonie en si bémol*, de Schumann, comme au Concert de l'Opéra. A la même séance, on a vivement applaudi le superbe *Concerto* pour violoncelle, de Saint-Saëns, et son interprète, M. Lœvensohn. Très bien accueillie la première audition du poème symphonique de M. Enesco, jeune compositeur roumain. Le 3^e acte de *Siegfried* avec soli, par M^{mes} Kutscherra, Planès, et MM. Caseneuve et Auguez, a eu son succès habituel.

Aux Concerts Lamoureux, après la *Symphonie en ut mineur*, de Beethoven, l'air de *Proserpine*, de Païsiello, a été fort bien chanté par M^{me} Marcy, ainsi que son air d'*Obéron*, de Weber. Les plus flatteuses ovations ont accueilli le *Concerto*, pour piano n^o 3, de Saint-Saëns, où le virtuose Lhivinne s'est taillé un joli succès. La belle scène de *Par-sifal* : « l'Enchantement du Vendredi-Saint, » de Wagner, aurait dû terminer cette séance.

La poésie, la chanson et la musique ont fait éléction de domicile au joli théâtre de la Bodinière, où une pluie de conférences, par les maîtres de la parole et ceux de tous ces arts délicats, attire chaque jour un public raffiné. Parmi ces manifestations, nous voulons signaler la matinée musicale donnée par M^{lle} Célanie Carissan, pour l'audition de ses œuvres, dont le succès a été prodigieux.

La séance s'ouvrait avec *Les Troyennes exilées*,

fort belle « scène antique, » de M. A. de Carné, avec *solis* et chœurs par M^{lle} Alice Steiner et les élèves de son cours, sous la distinguée direction de M. Bourdeau, chef d'orchestre du casino de Dieppe. La réduction d'orchestre (piano, harpe et violoncelle), par l'auteur, qui a merveilleusement tenu la partie de piano, a fait chaudement applaudir M^{lle} Ellie, toute jeune lauréate du Conservatoire, qui a ravi ses auditeurs par son jeu plein d'expression dans son solo de harpe. Nommons M. Ladureau qui tire des sons touchants de son violoncelle.

Vision (le numéro deux), scène lyrique, avec déclamation remarquable, par M. Baillet, du théâtre de la République, qui a fait ressortir toute la beauté de ce poème mystique, dû au vicomte de Gourcuff. La musique, d'une grande élévation de pensée, avec accompagnement de violon, harpe et piano, a charmé l'auditoire qui a manifesté à son auteur, M^{lle} Carissan, son admiration, ainsi qu'à ses distingués interprètes, M^{mes} Steiner, Ellie Bonnoure et MM. Francard et ***. Mais le grand attrait de la séance était : *La Jeunesse d'Haydn*, opéra-comique en un acte et deux tableaux, charmant livret de E. de Nassirac, dont le sujet, tiré de la vie de Haydn, est plein de fraîcheur, d'expression et de grâce, et s'appropriant à merveille aux représentations de salon et de famille, puisqu'il ne comporte que cinq rôles dont quatre chantants : Haydn, jeune, pauvre et encore obscur; Zeller, le perruquier chez qui il loge à Vienne; le comte de Morzin qui devient son protecteur, puis Anna et Lina, les deux filles de Zeller, qui rêve de fiancer Lina, la plus jeune, au futur grand homme. Lina est vaniteuse et n'aime le bon Haydn que pour la fortune que lui vaudra son talent. Au fond, le timide musicien préfère Anna, nature élevée et douce, qui lui rend son pur amour. Elle n'aurait qu'un mot à dire... mais elle se sacrifie et laisse croire à Haydn qu'il lui est indifférent, pour ne pas détruire les espérances de sa sœur. Sur ce ravissant scénario, M^{lle} Carissan a brodé un opéra qui ne l'est pas moins, car la musique en est charmante, attendrie et spirituelle. Tout serait à citer, surtout dans le délicieux rôle d'Anna, fort bien joué et chanté par M^{lle} Marga Brack, qui a tout à fait la physionomie du rôle, par sa grâce rayonnante et douce. Douée d'une voix fort belle, premier prix d'opéra à dix-huit ans, la brillante carrière qui l'attend s'est affirmée par ce beau début. Le rôle de Lina a été agréablement tenu par M^{lle} Raymond qui vocalise avec aisance et coquetterie. M. Millot (Haydn), ténor des concerts du Conservatoire, a eu les honneurs du *bis* dans sa romance : *Fleur parfumée*, dite et écrite avec

un charme rare. L'excellent baryton Débray faisait un « Zeller » fort amusant. On a beaucoup applaudi les deux duos de Lina et Haydn, et de ce dernier avec Anna, ainsi que l'*air* de Lina et le duo des deux sœurs au deuxième tableau. Mais le ravissant quatuor : *O Destin...* et la *prière* d'Anna ont soulevé la salle. Ajoutons que la mise en scène, par M. Gandubert de l'Opéra, était des mieux réussies et absolument digne d'éloges. Succès complet pour les auteurs et les artistes.

M^{lle} Antoinette Lafaix-Gontié, la fille de M^{me} Lafaix-Gontié, la distinguée conférencière-professeur, dont nous avons souvent constaté le talent et les succès dans l'enseignement musical, a donné, salle Erard, un attrayant concert. Pendant une heure et demie, la jeune artiste nous a fait entendre 17 morceaux, tant classiques que modernes, tenant son auditoire sous le charme. M^{lle} Lafaix-Gontié a joué avec autant de grâce que d'élégance la jolie *Sonate en la*, avec variations, de Mozart; puis avec expression et brio la superbe *Sonate appassionata*, de Beethoven, ainsi que deux belles études de Mendelssohn et l'admirable romance du 2^e concerto de Chopin. Dans les morceaux modernes, la jeune pianiste a rendu avec une exquise poésie, la jolie *Marine* de Chaminade et exécuté avec une piquante originalité : *Chanson bizarre* de Th. Dubois. Elle a très joliment joué aussi, plusieurs morceaux tous imprégnés de cette mélancolie scandinave qui fait aussitôt reconnaître Grieg. N'oublions pas : *Eau dormante* et *Eau courante*, ces deux ravissantes inspirations de Massenet, que l'on a voulu bisser. Le talent très personnel de M^{lle} Lafaix-Gontié est basé, on le sent, sur de sérieuses études; de plus, il s'en dégage une véritable élévation, due à l'ensemble général de la parfaite éducation qu'a reçue cette très charmante jeune personne.

Il nous faut exprimer notre regret de n'avoir pu rendre compte des deux conférences en Sorbonne données par M^{lle} Hortense Parent à la fin de 1897. L'éminente oratrice, dont la chaude parole avait tenu sous le charme un auditoire d'élite, avait cette fois ajouté des *applications pratiques* à ses claires démonstrations. Nous ne saurions dire, en si peu de lignes, quel fut le vibrant succès de ces démonstrations lumineuses, mais au moment où ce grand professeur vient de publier une nouvelle notice sur l'état actuel de ses nombreuses fondations, il nous semble juste de le rappeler et de rendre hommage à la vaillante femme dont la haute intelligence a su appliquer à l'enseignement musical le mouvement pédagogique moderne.

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



COMMENT allez-vous, mesdemoiselles? Je parie que vous avez eu l'influenza; tout le monde l'a eue; mais quand on est malade, il s'agit de ne pas l'être à tort et à travers. En général, les femmes et les jeunes filles surtout ont un tact merveilleux pour n'être arrêtées par la maladie que quand elles n'ont rien de mieux à faire, tandis que les hommes...

Ne m'en parlez pas; ils font cela comme tout le reste, sans ménagements, sans abnégation, sans à-propos; et quand ils sont pris, ne fut-ce que d'un rhume ou d'un lumbago, vite le bonnet grec ou anglais, la robe de chambre, une barbe longue d'un pied, la voix mourante, les yeux caves: « Allez chercher le médecin, le pharmacien, l'interne, n'importe qui (excepté le curé), cela presse, il y a certainement danger. » Et quelle humeur contre les courants d'air possibles, l'emplâtre à prévoir, les aliments à proscrire, les boissons à préparer, tout y passe, la maison entière est sur pied. Puis quand le patient est remis d'une aussi chaude alarme, sa barbe faite, le pharmacien *conspué*, le docteur congédié, Monsieur, souriant et bon prince, traite Madame et Mademoiselle de poules mouillées. « Les femmes, s'écrie-t-il, sont de faibles créatures incapables de supporter la charge que nous devons soutenir sur nos larges épaules. » — Possible, mais ça dépend de la charge, et quand il ne s'agit, au lieu d'haltères, que de souffrances à mener de front avec d'autres obligations, c'est nous les hercules.

Ainsi, il y a un bal la semaine prochaine et M^{lle} Blanche a un compère loriot qui, selon toute probabilité, sera à point juste ce soir-là. Croyez-vous qu'elle va s'aliter, gémir, ennuyer tout le

monde de sa disgrâce? Pas du tout, elle court chez sa tante Gabrielle qui a toutes sortes de pommades efficaces; elle se fait mettre sur l'œil un onguent qui avance le mal de trois jours, et attend l'effet désiré. Voilà que dès la première nuit ça tire, ça tire, il semble que l'œil va sortir de son orbite, on dirait un anthrax pour le volume et la douleur, pour les élancements et l'enflure; ah c'est un fameux onguent que celui de tante Gabrielle; la joue, la mâchoire, le cou, tout est pris, tout est raide. Mais la patiente ne se plaint pas, elle prépare les fanfreluches de sa toilette, escompte ses succès et, dès l'avant-veille du bal, l'orgelet est vaincu; un peu de poudre de riz, un aimable sourire avec quelques coups d'éventail intermittents et personne ne se doutera des insomnies, de la douleur supportées pour assister à cette fête qui est un devoir de société, n'est-il pas vrai?

C'est qu'il était fort joli ce bal, et il eut été vraiment dommage de le manquer — les danseurs aimables ont rectifié ma phrase et ont dit à Blanche: « Il eut été vraiment dommage d'y manquer. » Jolis carnets à crayons bleus ou roses, avec des enluminures militaires; buffet établi sur des tambours, accessoires de cotillon présentés à la pointe des baïonnettes, lustres faits de gourmettes et de pistolets. Vous devinez, mesdemoiselles, qu'il s'agit de la *Saint-Cyrienne*, cette fête de l'*École*, si gaie, si cordiale et si charmante. C'est une grande joie que d'y aller; on fait pour être invité quelques petites bassesses, on intrigue, on circonviert Messieurs les élèves qui sont bien contents de toute la diplomatie déployée à leur endroit.

Il y a quelques années, une petite personne de ma connaissance avait un grand désir d'aller à ce bal, mais, hélas! n'étaient invitées que les parentes des Saint-Cyriens, la consigne était absolue et vous savez qu'on ne badine pas avec la consigne, témoin ce malheureux Suédois qui a été tué par une sentinelle française pour n'avoir pas répondu à son: *Qui vive?* qu'il ne comprenait pas dans

son ignorance de notre langue. Donc, pas de parenté, pas d'invitation; c'était d'autant plus triste que ma petite personne avait une amie dont le frère, élève de seconde année, commissaire du bal, pourvu de toutes les herbes de la saint Jean, ouvrait à deux battants à sa sœur les portes fermées. Marguerite, la pauvre exclue, était donc bien triste, lorsqu'un matin on lui remet une large enveloppe satinée, lui apportant l'invitation tant souhaitée. Elle s'informe, questionne son amie; — rien, l'invitation était un mystère pour tout le monde.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle y alla quand même. Elle était fort jolie, blonde, avec un petit air effarouché qui lui donnait un charme de plus; elle dansait à ravir et eut bientôt une cour de solliciteurs autour d'elle. Son carnet se remplissait rapidement, lorsqu'elle vit le frère de son amie jouer des coudes et, s'y prenant d'un peu loin, car on n'arrivait pas facilement au centre de la place : « Ma cousine, lui dit-il, n'oubliez pas que vous m'avez promis le cotillon. » Sa cousine ! quel gros mensonge, mais tout aimable. Cela valait bien un cotillon. — Après le bal, le souper avec la sœur qui était dans la confidence et les deux mères qui se faisaient les yeux doux; puis, comme le jour se levait, la messe du dimanche et après la messe, oh ! folle jeunesse ! une magnifique partie de patinage. « A-t-il une chance, c'est animal de Georges, disaient les bons camarades, en regardant Marguerite dans ses fourrures, voler sur la glace; a-t-il une chance de se connaître une pareille cousine ! »

Hélas, mon histoire finit mal. Non, Georges n'eut pas de chance, il mourut deux ans après au Sénégal et Marguerite épousa un industriel l'année suivante. Elle a quatre enfants et ne pense plus du tout à aller à la Saint-Cyrienne.

« Avez-vous vu jouer *Cyrano de Bergerac* ? » Telle est la phrase avec laquelle chacun s'aborde depuis un mois.

— Pas encore, toutes les places sont retenues d'avance. Coquelin y est, paraît-il, merveilleux dans le rôle de Cyrano.

— Moi, j'y suis allée, répondent des privilégiées. C'est délicieux : des vers charmants, une pièce exquise, romanesque à plaisir, héroïque aussi, en pleine fantaisie, et si jolie, si délicate.

Enfin une pièce à laquelle on peut mener les jeunes filles ! »

Or, de ce temps-ci, elles sont rares, les pièces pour les jeunes filles ! Les auteurs à la mode ont le grand tort de ne pas songer à elles. Je ne jurerais pas que M. Rostand y ait pensé, mais cela se trouve qu'en revenant à un poétique idéal, au lieu de très laides réalités, il a écrit pour ce public oublié, qui aime les jolis rêves, les beaux et nobles sentiments. N'est-ce pas bien fait pour toucher, l'histoire de ce Cyrano, le Gascon bon, brave et spirituel, mais si laid que jamais il ne pourra être aimé de sa cousine Roxane, la belle précieuse, et dont l'abnégation va jusqu'à protéger le rival préféré, à prêter secrètement son esprit, son éloquence à ce beau cavalier timide et empêtré, pour que Roxane, gardant ses illusions, l'épouse et soit heureuse ?

Et le dénouement, mélancolique, fera peut-être réfléchir nombre d'étourdies portées, comme Roxane, à négliger des qualités réelles voilées sous un extérieur insuffisamment séduisant. Donc, celles de nos lectrices qui aiment la poésie, et sont loin de Paris, pourront s'en dédommager en lisant cette charmante comédie héroïque, ou, afin d'en jouir mieux encore, l'entendre si elles possèdent près d'elles père ou frère dotés de cet inappréciable talent qu'on devrait cultiver davantage chez les jeunes gens, sans parler des jeunes filles : l'art de lire à voix haute.

Voici venir le printemps; à vrai dire, il ne nous a guère quittés depuis le Jour de l'An, mais c'était un printemps triste, brumeux, malsain; pas de neige, pas de froid, c'est vrai, mais des nuits qui commencent à quatre heures, des pavés gras, des arbres gris et raides, tout cela n'était pas le renouveau : les bourgeons gonflés et roux, les jacinthes et les violettes qui embaument, les radieuses matinées dans la brume d'or, les crépuscules qui s'allongent et s'attédisent. Nous y voici, malgré quelques giboulées qui nous envoient des tuiles sur la tête et de l'eau sous les portes; malgré la grêle, le tonnerre, et un vent qui déracine les réverbères et les cyclistes. A nous la jeune verdure, les premières fleurs, les rayons nouveaux du soleil reconquis. Voilà le printemps !

C. DE LAMIRAUDIE.



Pensées et Maximes

Pour les femmes, la douceur est le meilleur moyen d'avoir raison.

Mme DE MAINTENON.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co 41, rue de la Victoire.